

Въ коллекцію моливдовуловъ пожертвовано 124 печати, изъ коихъ 117 подарилъ Членъ Института Р. Gaudin изъ Смирны, директоръ желѣзной дороги Смирна-Касаба. Покупкою приобрѣтено въ Константинополѣ 454 штуки, изъ которыхъ нѣкоторыя представляютъ не малую цѣнность для византійской исторіи. Вся коллекція въ настоящее время содержитъ въ себѣ до 3500 свинцовыхъ печатей и является едва ли не одной изъ первыхъ по важности и численности собраннаго здѣсь матеріала.

Въ нумизматическомъ собраніи Института приступлено къ разбору и опредѣленію монетъ греческихъ городовъ и эпохи римскихъ императоровъ. Бывшій нашъ генеральный консулъ въ Константинополѣ А. Е. Лаговскій пожертвовалъ коллекцію монетъ періода римской Имперіи изъ 14 серебряныхъ и 35 мѣдныхъ греческихъ, 237 серебряныхъ и 148 мѣдныхъ римскихъ, всего же изъ 444 монетъ, въ числѣ коихъ находятся чрезвычайно рѣдкія и даже уники. Пожертвованіемъ же поступило 6 серебряныхъ и 25 мѣдныхъ монетъ и приобрѣтено покупкою 2 золотыхъ, 31 серебряныхъ и 413 мѣдныхъ монетъ.

Изъ другихъ поступленій въ музей Института достойны упоминанія три креста и такое же число рельефовъ, пожертвованные вице-консуломъ въ Самсунѣ В. Θ. Калемъ, и до 30 предметовъ христіанскихъ древностей отъ Р. Gaudin'a изъ Смирны. Весьма интересенъ присланный изъ селенія Митровицы черезъ Россійское Императорское Посольство рельефъ съ изображеніемъ какого-то женскаго божества съ 3 головами, повидимому, богини Гекаты. Всего поступило въ археологической музей Института 40 предметовъ покупкою и 51 пожертвованіемъ.

Новое устройство музея Института въ особомъ помѣщеніи, отведенномъ для него въ зданіи нашего Посольства въ 1903 г., было закончено и приступлено къ составленію предметныхъ каталоговъ разнаго рода древностей. По примѣру прежнихъ лѣтъ бібліотека и музей Института были всегда гостепріимно открыты для пользованія cadaго — интересующагося исторической и археологической наукой.

В. Сонкинъ.

Chronique byzantine de Palestine et de Syrie.

Mission du P. Germer-Durand en Arabie.

J'ai signalé, dans ma dernière chronique, t. X, p. 647, l'exploration méthodique faite par le P. Germer-Durand d'une partie de la province romaine d'Arabie durant l'été de 1903. Les premiers résultats de cette mission scientifique, accomplie sous le patronage du ministère de l'instruction publique, viennent d'être portés sommairement à la connaissance de l'Académie

des Inscriptions et Belles-Lettres par M. Héron de Villefosse, «Comptes-rendus des séances de l'année 1903», p. 597—599. Les recherches du P. Germer-Durand ont eu pour objet principal la reconnaissance de la voie romaine, construite par Trajan entre Bostra et Philadelphie. C'est une section importante de la grande voie, qui mettait en communication les frontières de la Syrie et la mer Rouge, via nova a finibus Syriae usque ad mare rubrum, comme le disent les milliaires. Au sud de Philadelphie, la voie romaine n'a pu être reconnue d'une façon aussi certaine. Au nord-ouest de Bostra, dans la direction d'Adraa, la voie a conservé presque partout son ancien pavage, mais, sur les 24 milles qu'elle compte, on ne rencontre pas une seule borne milliaire. Entre Bostra et Philadelphie, l'explorateur a relevé les inscriptions, encore inédites, de près de 60 bornes milliaires. Ces bornes portent, comme d'ordinaire, les noms de l'empereur régnant avec la date exacte de l'année de leur érection; on y lit, en outre, le nom du légat qui administrait la province d'Arabie à la même époque. Elles offrent donc non seulement un intérêt géographique, mais encore un intérêt historique de premier ordre. Une découverte de la plus haute importance est celle d'un milliaire intact, portant les noms et tous les titres de Vaballath, fils de Zénobie, 270—271, la fameuse reine de Palmyre; cette inscription a dû être gravée entre le 11 mars 271, au plus tôt, et la chute de la ville (fin du printemps 272), au plus tard, au moment où Vaballath, affirmant son indépendance, prit le titre d'Auguste et cessa de placer le portrait d'Aurélien sur le revers de ses monnaies. Ce curieux monument épigraphique vient heureusement compléter les données historiques, que M. Homo réunissait dernièrement sur cette famille royale dans sa belle étude: «Essai sur le règne de l'empereur Aurélien, 270—275», Paris, 1904, in 8^o, p. 82—115. Le P. Germer-Durand a relevé, de plus, 25 inscriptions inédites, latines ou grecques, parmi lesquelles il faut noter plusieurs acclamations de victoire en l'honneur de Julien et trois textes nabatéens. Toutes ces inscriptions ne tarderont guère à être publiées.

L'ère d'Eleuthéropolis.

A deux reprises différentes, j'ai déjà parlé, dans cette Chronique, t. X, p. 349 et 651, d'une nouvelle ère de Palestine, celle d'Eleuthéropolis, que venaient de nous faire connaître plusieurs inscriptions byzantines de Bersabée, publiées par la «Revue biblique». Deux conclusions se dégagent de ces nouveaux documents: 1^o c'est que l'on suivait à Bersabée l'ère d'Eleuthéropolis et que cette ère avait commencé en l'an 199—200 après Jésus-Christ; 2^o c'est que l'année I d'Eleuthéropolis, telle qu'elle nous était connue par ces mêmes inscriptions, comprenait au moins les mois Dystros-Daisios de l'an 200, c'est-à-dire qu'elle embrassait au moins la période de temps comprise entre le 15 février et le 19 juin de l'an 200. En conséquence, le début de l'ère d'Eleuthéropolis devait se placer entre le 20 juin 199 et le 15 février

200, en supposant qu'on se servait à Bersabée du calendrier gréco-arabe, en même temps que de l'ère d'Eleuthéropolis. Cette supposition vient d'être confirmée par un nouveau lot d'inscriptions byzantines de Bersabée, découvertes par l'archidiacre Kléopas Koikyliès, bibliothécaire du patriarcat grec de Jérusalem, et qu'a publiées la «Revue biblique», t. XIII, avr. 1904, p. 266—270. Deux sur trois des nouvelles inscriptions publiées mentionnent explicitement l'emploi du calendrier arabe, de concert avec l'ère d'Eleuthéropolis. En même temps, elles permettent de dater sûrement toutes les inscriptions de Bersabée qui se réfèrent à cette ère, et de serrer de plus près le point initial de l'ère d'Eleuthéropolis. Il en résulte pour le moment que l'année I d'Eleuthéropolis renfermait au moins la période de temps comprise entre le 15 février 200, commencement du mois de Dystros, et le 17 octobre 200, fin du mois d'Hyperberetaeos. Elle n'a donc pu commencer qu'entre le 18 octobre de l'an 199 et le 15 février de l'an 200 après Jésus-Christ. Espérons que de nouveaux documents nous permettront bientôt de trouver le vrai point initial de cette ère. La «Revue biblique», à la suite des nouvelles inscriptions découvertes, le place au 1-er janvier 200, mais cela d'une manière hypothétique et, en effet, cette supposition ne s'appuie sur aucun argument apodictique. Voici la liste des travaux récemment parus, qui ont permis d'aboutir à ces conclusions: dans la «Revue biblique», t. XI, 1902, p. 437—439; t. XII, 1903, p. 274, 425—428; t. XIII, 1904, p. 266—270; enfin, mes deux articles: «L'ère d'Eleuthéropolis et les inscriptions de Bersabée», et «Encore l'ère d'Eleuthéropolis et les inscriptions de Bersabée», qui ont paru dans les «Echos d'Orient», t. VI, p. 310—314; t. VII, juillet 1904, p. 215—219.

L'auteur de la «Peregrinatio Sylvaniae».

Dans un article fort remarqué de la «Revue des questions historiques», t. LXXIV, 1903, p. 367—397, Dom Férotin a recherché le véritable auteur de la «Peregrinatio ad loca sancta», découverte en 1884 par M. Gamurrini et attribuée par lui à sainte Sylvie, la soeur du ministre Rufin. Il propose d'identifier cette anonyme non pas avec la soeur du ministre de Théodose, mais avec la vierge Ethéria, et cette démonstration, déclarent les «Analecta Bollandiana», janvier 1904, p. 98, bons juges en la matière, «ne laisse rien à désirer comme élégance et comme certitude». Un moine espagnol du VII^e siècle, nommé Valérius, voulant exciter le zèle de ses confrères, leur propose pour modèle une religieuse, en leur faisant le récit des fatigues qu'a supportées la pieuse pèlerine durant son voyage aux Lieux Saints, sicut beatissima Aetherie... eximia narrat storia. «L'accord est complet entre les deux documents, quant à la date du voyage, le point de départ, les diverses étapes, la longueur du pèlerinage; le style même de Valérius, parfois jusqu'à ses expressions, tout manifeste la source unique où il a puisé. On sait que le manuscrit d'Arezzo est incomplet au commencement

et à la fin. Valérius a eu sous les yeux le texte intégral du voyage; c'est là, très vraisemblablement, qu'il a pris le nom de l'illustre voyageuse; c'est là qu'il a lu le récit des parties du voyage, qui manquent dans le fragment d'Arezzo. Et ce qui manque n'est pas peu de chose; car nous savons maintenant que la plus grande partie de la relation de la pèlerine reste encore à découvrir». En attendant le jour, où ce précieux document nous sera sans doute communiqué dans son entier, un autre Bénédictin, Dom Lambert, signale un itinéraire cité par trois catalogues de manuscrits de Saint Martial de Limoges, XIII^e siècle, l'«Itinerarium Egeriae abbatissae», dont l'identification avec l'Historia mentionnée par Valérius est pour lui hors de doute. De son côté, dans deux articles «Le pèlerinage d'Euchéria», et «Euchéria et Silvia», qui ont paru dans la «Revue augustinienne», déc. 1903, p. 514—522, janv. 1904, p. 80—83, le P. Edmond Bouvy propose d'appeler l'illustre pèlerine, non pas Ethéria, comme dom Férotin, mais Euchéria, et cela surtout d'après la «Biblioth. lat.» de Fabricius, édit. Mansi, Florence, 1858, t. VI, p. 572, texte qui avait échappé à Dom Férotin. Cette Euchéria serait la fille de Flavius Eucherius, oncle paternel de Théodose le Grand et consul à Constantinople en 381; elle serait donc la cousine germaine de l'empereur. Ainsi s'expliquerait le fait qu'elle fut reçue partout avec honneur et qu'elle voyageait, accompagnée d'une nombreuse suite, parfois même d'une escorte de soldats. Ce voyage se placerait vers l'année 382. Quant au pèlerinage de Silvia, la soeur de Rufin, dont nous n'avons pas de narration écrite, mais qui n'en est pas moins historique, il aurait eu lieu quelque temps après.

Écoles archéologiques et Fouilles.

La «Revue», t. X, 1903, p. 347, annonçait la prochaine création à Jérusalem d'un Institut archéologique allemand; l'inauguration officielle en a été faite le 15 novembre 1903. C'est le 31 octobre 1898, à l'issue de la consécration de l'église du Sauveur au Mauristân, que le Dr. von Schneider, président du haut consistoire royal de Bavière, émettait, devant la solennelle assemblée que présidaient les souverains allemands, le voeu qu'un Institut archéologique fût fondé en Terre Sainte. Dans le protocole de la 24^e conférence des Eglises évangéliques, tenue du 14 au 20 juin 1900, ce voeu était renouvelé et en termes beaucoup plus pressants. On y disait, entre autres choses, que: «en présence du fait de l'intérêt que l'Eglise catholique a porté aux recherches d'archéologie biblique et ecclésiastique, sur les lieux mêmes, par le moyen d'un Institut que dirigent les Dominicains français, il semble qu'il y ait comme une obligation d'honneur pour l'Eglise évangélique allemande de préparer, à son tour, à côté des travaux interconfessionnels du «Palästina-Verein», un établissement au coeur même des Lieux Saints pour une exploration scientifique, qu'aucune considération accessoire ne restreindra». Et on déterminait ainsi le but spécial de l'Institut: tandis que

l'oeuvre parallèle du «Palästina-Verein» conservera le monopole des fouilles, levés topographiques et architecturaux, on s'efforcera de mettre en oeuvre les matériaux recueillis dans ces fouilles et dans ces explorations techniques; on s'emploiera surtout à raviver, à développer dans l'Eglise évangélique, par les recherches de toute nature dans le domaine de l'archéologie biblique, et en déterminant les relations entre la critique scientifique et les localisations de l'histoire sainte, le sens et l'amour de la piété chrétienne. («Mittheilungen und Nachrichten des deutschen Palästina-Vereins», 1902, № 6, p. 81—85). Désormais, «Das deutsche evangelische Institut für Altertumsforschung des heiligen Landes zu Jerusalem» est à l'oeuvre, présidé par le prof. Dalman, lequel est aidé par le prof. Löhr, attaché à la Direction. En effet, d'après les statuts de l'Ecole, il y doit avoir un Directeur, qui sera familiarisé avec l'antiquité biblique et ecclésiastique, ainsi qu'avec l'archéologie palestinienne, et, de plus, une sorte de Sous-directeur dont le séjour à Jérusalem ne devra pas dépasser neuf mois. L'Institut comprendra, en outre, un certain contingent de jeunes théologiens,—sept au maximum,— qui resteront de trois à cinq mois en Palestine, afin de se familiariser avec les langues orientales et d'étudier le pays. Ces candidats sont choisis et présentés par le consistoire particulier de chaque église, qui supporte naturellement tous les frais de voyage et de séjour du titulaire à Jérusalem. Les frais généraux de la direction, le développement des locaux, de la bibliothèque, du musée, sont à la charge du comité central. La bibliothèque, en voie d'installation, est venue toute faite d'Allemagne; elle s'augmentera au gré de la Direction. Le programme général des cours, de novembre 1903 à janvier 1904, a été distribué; il ne comporte rien de spécial pour le cadre de nos études. Chaque samedi, il y aura excursion archéologique; les voyages plus prolongés sont réservés pour le printemps et le commencement de l'été.

M. Clermont-Ganneau a édité dans le t. III de son «Recueil d'archéologie orientale», p. 319—322, Paris, 1900, une note conçue et rédigée en 1882, par laquelle il demandait la création, en Syrie, d'une station d'archéologie orientale française dépendant de l'école du Caire. Cette école, qui s'établirait à Beyrouth, aurait pour but de faire des recherches, excursions, explorations, voyages de découvertes, à Chypre, le long des côtes de la Syrie jusqu'à l'Euphrate et au Tigre, pour se prolonger dans la péninsule arabe. Elle aurait aussi pour objectif le relevé des monuments: estampages, moulages, photographies, plans et dessins; des excavations sur des points déterminés, enfin, l'acquisition des antiquités, sur place, pour les collections nationales. La section d'archéologie orientale, partie intégrante de l'Ecole française du Caire, aurait simplement besoin d'avoir en Syrie un prolongement matériel, aboutissant au centre fixe de Beyrouth. Ce centre, qui ne serait en quelque sorte qu'un pied à terre de l'Ecole du Caire, serait représenté par un local peu coûteux, destiné principalement à l'emmagasinement des collections. Un archéologue expérimenté, assisté d'un collaborateur gra-

phique pour les plans, dessins et photographies, répondrait à tous les besoins. Ils seraient fournis tous deux par la section d'archéologie orientale de l'École du Caire. Je crois que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a été récemment entretenue de ce projet et sollicitée de le prendre sous son patronage. Pour le moment, il est à l'étude et il pourrait bien se faire que, d'ici à peu de temps, il reçut un commencement d'exécution.

Les fouilles, entreprises par les Sociétés anglaise, allemande et autrichienne, se continuent sur le sol de la Palestine, mais sans amener de découverte bien importante. A Gézer, M. Macalister poursuit ses travaux de déblaiement et rencontre, de temps à autre, quelques antiquités sémitiques ou égyptiennes. A Ledjoûn (Megiddo), le chantier des fouilles allemandes a été dirigé en ces derniers temps par M. Benzinger, venu pour remplacer M. Schumacher employé au transfert de la façade de Mechatta. Enfin, le consul d'Espagne à Caïpha avait obtenu l'autorisation de pratiquer des fouilles à Sébastyeh, et il avait découvert déjà un caveau monumental, renfermant deux grands sarcophages en pierre ornés de sculpture en haut-relief, d'origine byzantine ou romaine, quand des ordres supérieurs sont venus interdire la poursuite des travaux.

Conférences publiques et Musées.

L'École biblique de Saint-Etienne, tenue par les Pères Dominicains, a donné les conférences publiques suivantes, durant l'hiver 1903—1904: 2 décembre, «La Peregrinatio est-elle de sainte Sylvie ou de l'espagnole Ethérie?» par le P. Séjourné; 9 et 16 décembre, «La religion des Perses, la réforme de Zoroastre et le judaïsme», par le P. Lagrange; 23 décembre et 13 janvier, «Les enceintes successives de Jérusalem pendant l'ère chrétienne», par le P. Germer-Durand; 20 janvier, «Les amis de Job», par le P. Jausen; 27 janvier, «Le pays d'Edom», par le P. Savignac; 17 février, «Sainte Marie latine et Sainte Marie la Grande», par le P. Gariador; 24 février, «Le Magnificat», par le P. Perret; 2 mars, «Saint Louis en Palestine», par le P. Corner; 9 mars, «Quelques détails sur les moeurs et usages des tribus arabes à l'est du Jourdain», par M. Dissard; 16 mars, «En Mésopotamie», par le P. Allo. Comme on le voit, par cette simple énumération de ces titres, peu de sujets intéressent directement nos études; les deux conférences du P. Germer-Durand, qui s'y rapportent tout entières, ont été publiées dans les «Echos d'Orient» de cette année-ci. On y verra, avec des plans fort exacts, une nouvelle indication de l'enceinte d'Ælia Capitolina, la ville romaine et chrétienne, ainsi qu'une interprétation, assez différente de celle que l'on avait adoptée jusqu'ici, des monuments chrétiens qui figurent dans le plan de Jérusalem de la carte-mosaïque de Madaba.

L'an dernier, l'École théologique grecque de Sainte-Croix à Jérusalem avait pris l'initiative d'inaugurer des conférences publiques sur divers sujets d'archéologie et de topographie, bibliques et byzantins; pour cette année-ci

au moins, il a été donné suite à ce projet et nous pouvons en indiquer les principaux titres d'après la *Νέα Σιών*, la nouvelle revue du patriarcat orthodoxe de Jérusalem: «L'Eglise orthodoxe de Jérusalem par les Croisés» par l'archimandrite Chrysostome Papadopoulos, directeur de l'Ecole théologique de Sainte-Croix; «La famille chrétienne d'après saint Paul» par le diacre Pantel. Athanasiadès; «Le monastère de saint Jean Baptiste près du Jourdain» par l'archidiacre Kl. Koikyliδès; «Le patriarche Photius canoniste» par l'archimandrite Calliste; «La chute de Jérusalem sous les Perses» par l'archimandrite Méléce Métaxakès; «Jacques de Patmos, professeur à Jérusalem au XVII^e siècle» par le diacre Cl. Karnapas; «La vie monastique en Palestine jusqu'à l'invasion des Perses» par Christ. Daniélidès; «Les fouilles et les découvertes archéologiques contemporaines en Palestine» par N. Spyridon.

En dehors des Musées particuliers déjà signalés à Jérusalem, il convient d'en noter un autre, de création toute récente, au couvent franciscain de Saint-Sauveur, et qui compte déjà de précieuses collections en inscriptions, monnaies de toutes sortes, sceaux, etc. Rien que dans une séance de la fin de l'année 1903, M. Clermont-Ganneau pouvait communiquer à ses confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, voir les «Comptes-rendus des séances de l'année 1903», p. 479—495, toute une série de moulages ou d'estampages d'inscriptions sémitiques, grecques ou latines, qui lui avaient été adressées par le P. Prosper, le principal organisateur de ce musée et qui s'y trouvaient conservées. De leur côté, les musées des communautés françaises de Jérusalem se sont enrichis en ces derniers temps de pièces de choix, si j'en crois cette note d'un journal de Constantinople, qui est le résumé d'un grand article du «Journal des Débats».

L'érudition française se manifeste à Jérusalem, d'une manière tangible. Depuis quelques années, chaque couvent presque a tenu à honneur d'ouvrir un petit musée; s'ils avaient eu plus tôt cette idée, beaucoup de morceaux capitaux n'auraient pas été perdus ou vendus, mais au moins peut-on être à peu près sûr, dès maintenant, que rien d'important ne passera plus la mer. On a recueilli dans ces divers musées des chapiteaux d'une rare beauté, les uns bien influencés de byzantinisme et d'antique, les autres, au contraire, identiques à ceux qui se faisaient dans les églises françaises avec leurs animaux fantastiques et la stylisation de leurs rinceaux romans, et un intéressant rétable du quatorzième siècle, avec le Christ et les douze apôtres gravés au trait en style français de l'époque et portant encore des traces de peintures. Tout ce qui était dispersé, tout ce qui a été trouvé aussi a été réuni, et de véritables trésors d'orfèvrerie ont été mis au jour: deux plats de cuivre du douzième siècle, rarissimes, avec des gravures représentant la vie de saint Thomas, une crosse en émail de Limoges du treizième siècle, des chandeliers en émail rhénan, d'autres du quatorzième siècle en argent, venant de Bethléem.

La «Revue biblique», de janvier 1904, p. 99, annonce comme chose

faite la nouvelle que j'ai donnée la dernière fois au sujet du palais de Mechatta. Ce palais aurait déjà pris la route de Berlin. «Par les soins experts de M. l'ingénieur Schumacher et sous la haute direction de M. le professeur Euting, on a démoli pierre à pierre la moitié occidentale de la façade aux intéressantes sculptures. Les blocs numérotés et mis en caisse reprendront leur place respective dans une reconstruction au musée ou dans quelque square de Berlin. Sous le ciel du Nord les curieux reliefs ghassanides n'attireront probablement guère que l'attention des raffinés, curieux d'art exotique. Ceux qui n'auront point vu le palais dans la radieuse lumière du désert comprendront à peine la fantaisie césarienne, qui a causé ce laborieux déplacement. La dévastation lamentable, que cette fantaisie vient d'infliger aux ruines de Mechatta, attristera ceux que l'amour du vieil Orient amènera désormais dans ce coin désert de la Transjordane». Des savants allemands ont écrit à la «Revue biblique», avril 1904, p. 270, pour protester contre cette interprétation. S. M. l'empereur d'Allemagne n'aurait fait que suivre le conseil de plusieurs orientalistes et archéologues. Il n'était d'abord question que d'exécuter des moulages en plâtre, mais la construction du chemin de fer a fait craindre une destruction complète. C'est donc pour sauver ce merveilleux et unique monument qu'on l'a transporté à Berlin. Si on n'a pris que les deux tiers de la façade, c'est pour obéir à la loi ottomane. On nous signale aussi de Jérusalem que l'Institut archéologique allemand, récemment fondé dans cette ville, vient de s'enrichir de nombreuses collections archéologiques; toutes les pièces ne seraient pas, paraît-il, du premier choix, mais comme les ressources sont assez abondantes, il vaut mieux pour le moment acquérir le plus de pièces possible, quitte à procéder ensuite à une épuration.

Nouvelle revue palestinienne.

J'apprend par l'*Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια* du 16/29 avril 1904 qu'une nouvelle revue, la *Νέα Σιών*, vient d'être lancée cette année par le patriarcat grec orthodoxe de Jérusalem. Un premier fascicule a paru, de 6 feuilles typographiques; il contient des articles intéressants de l'histoire, la topographie et l'archéologie de la Terre Sainte et de l'Eglise hiérosolymitaine, articles écrits par l'archim. Chrys. Papadopoulos, Méléce Metaxakès, l'archim. Koikylidès, M. Loubareus, et fort sérieux, paraît-il, ainsi qu'il convient à une revue ecclésiastique. Le fascicule 2 aura encore 6 feuilles typographiques et, à partir du numéro 3, chaque fascicule en contiendra 8.

Livres.

J'avais dit dans ma dernière Chronique, t. X, p. 649, que le langage violent, employé par le P. Barnabé d'Alsace dans son avant-dernier ouvrage, «Questions de topographie palestinienne..... avec un appendice sur

le tombeau de sainte Anne à Jérusalem», n'avait plus rien de scientifique; la protestation ne s'est pas faite attendre. Elle est venue dans un article de la «Revue biblique», avril, 1904, p. 228—241, article grave et modéré qui met les choses au point d'une façon définitive. Grâce à cette description et à ces notes minutieuses, nous savons que la chambre, contiguë à la crypte de la Nativité de la sainte Vierge et découverte par les Pères Blancs en 1889, n'est qu'une partie de la crypte primitive, transformée, puis obstruée et perdue de vue à une époque indéterminée. Elle n'a donc pas renfermé les tombeaux de saint Joachim et de sainte Anne, comme ont eu tort de le croire les Pères Blancs, gardiens de ce sanctuaire, mais elle n'a pas été, non plus, creusée de toutes pièces et transformée en hypogée, comme le leur avait reproché injustement le religieux franciscain.

Le même P. Barnabé a publié un nouveau volume: «Le tombeau de la sainte Vierge à Jérusalem», imprimerie des Pères Franciscains, Jérusalem, 1903, in 8°, XX—302 pages, dans lequel il discute et n'a pas de peine à réfuter l'hypothèse moderne, qui prétend montrer ce tombeau à Ephèse. Cette dernière hypothèse, qui a fait quelque bruit en ces dernières années, repose sur les allégations plus que suspectes de Cathérine Emmerich, ou plutôt des inspireurs de la visionnaire allemande. L'auteur étudie en détail les textes relatifs au tombeau de la sainte Vierge, localisé à Jérusalem par une tradition assez ancienne, sinon tout à fait concluante, et il se prononce en faveur de l'authenticité de ce dernier sanctuaire. On regrettera encore quelques violences de plume, qui déparent habituellement les recherches assez sérieuses de notre auteur.

Sous le titre de «Sinaï, Maân, Pétra, sur les traces d'Israël et chez les Nabatéens», une dame française, M-me Sargenton-Galichon, vient de publier à Paris, chez Lecoffre, 1904, in 16°, un fort joli volume, orné de nombreuses illustrations et de deux cartes hors texte. Ce volume contient le récit de voyage, accompli d'Egypte en Palestine à travers la presqu'île sinaïtique, le long du golfe d'Akaba, l'ancienne Ela romaine et byzantine, à travers le pays d'Edom et de Moab. On y trouvera la situation exacte de ce pays, qui constituait jadis la frontière de l'empire byzantin et qui n'a joui de quelque prospérité et de quelque civilisation que sous les empereurs romains et les basileus de Constantinople. La note scientifique est assez remarquable, mais elle est plutôt biblique et sémite que byzantine. M. Delaville le Roulx, bien connu par son travail sur les «Expéditions du maréchal Boucicaut en Orient, au XIV^e siècle» et l'édition du «Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de saint Jean de Jérusalem», vient de publier chez Leroux, 1904, in 8°. XIII—440 pages, un superbe volume sur «Les Hospitaliers en Terre Sainte et à Chypre, 1100—1310»; comme il en sera rendu compte plus longuement à un autre endroit de cette Revue, je n'insiste pas davantage sur cette publication. Signalons enfin «La Palestine», guide historique et pratique de Jérusalem et de la Terre Sainte, qui vient de paraître à Paris, Maisson de la Bonne Presse, 1904, in 16° de XXXIII—522 pages, avec cartes et

plans nouveaux. Ce guide a été rédigé par les professeurs assumptionistes de Jérusalem et il est d'une valeur scientifique indiscutable. On y trouvera, en particulier, un fort bon résumé de l'histoire de chaque sanctuaire important, église byzantine ou médiévale, avec des photographies, des plans, des relevés, qui permettent de se rendre compte de l'état présent et de la situation primitive.

L'oeuvre des Pères jésuites à Beyrouth.

A l'occasion du cinquantenaire de leur «Imprimerie catholique» de Beyrouth, les Pères Jésuites viennent de publier un volume «L'Imprimerie catholique de Beyrouth et son oeuvre en Orient, 1853—1903», Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1903, in 8°, qui nous renseigne admirablement sur la fécondité de leur oeuvre. Cette oeuvre, s'adressant à des personnes de langue arabe, est presque exclusivement consacrée à l'étude de cette littérature; on y trouve néanmoins beaucoup de choses à glaner pour les byzantinistes de profession, à cause des points de contact perpétuels que l'on surprend entre les deux empires, arabe et byzantin, et les deux civilisations qu'ils représentent, et cela depuis au moins le VII^e siècle. La notice, dont je viens de parler, nous donne un excellent aperçu général, p. 7—12, sur l'état de l'imprimerie en Syrie et en Palestine, depuis le XVII^e siècle jusqu'au milieu du XIX^e, ce qui permet de constater combien la fondation des Jésuites a contribué au développement intellectuel des populations de l'Orient. Aujourd'hui, cette Imprimerie est en pleine voie de prospérité; elle a été reconnue officiellement par le gouvernement turc en 1888 et occupe jusqu'à 80 ouvriers. Sans parler de leur journal «Al-Bachir», le Messager, qui paraît depuis 1870 et est aujourd'hui un journal hebdomadaire avec 2000 abonnés, voyons de plus près les travaux de plus longue haleine, qui intéressent l'histoire, la géographie et la littérature chrétiennes. Il a paru en arabe une «Vie de saint Jean Damascène», composée en 1895 par les Pères Huguet et L. Cheikho d'après les biographies les plus anciennes et des notices précieuses extraites des auteurs arabes. Il a été fait de ce travail en 1898 une petite «Vie abrégée de saint Jean Damascène» en français et l'opuscule mériterait, paraît-il, d'être traduit en entier dans une langue européenne, à cause du jour tout nouveau dont il éclaire le milieu où a vécu le grand docteur syrien. Signalons la grande «Histoire des Maronites» du patriarche Etienne Ad-Douaihi, dont M. Chartouni a donné au public une édition faite avec beaucoup de soin, 1890. A côté de cet ouvrage capital pour l'histoire du Liban au moyen-âge, il faut citer la grande «Histoire du Liban» du P. Martin, restée manuscrite et inachevée dans son texte français et qui fut traduite partiellement et publiée en arabe, de 1890 à 1895, et surtout la volumineuse étude du P. Lammens «Le Liban» in 8°, 1-re partie, 154 pages, étudié au point de vue archéologique, historique, ethnographique et géographique. Ces notes érudites joignent à l'attrait de l'iné-

dit le souci de la plus scrupuleuse exactitude scientifique; elles sont le fruit des longues recherches qu'un séjour prolongé en Syrie a permises et d'un cours de géographie scientifique de la Syrie, que l'auteur fait à l'Université Saint-Joseph depuis 1902. N'oublions pas l'«Histoire de Beyrouth» par Salih Ibn Yahia, éditée par le P. Cheikho, Beyrouth, 1902, in 8°, 300 pages. A vrai dire, c'est moins l'histoire de Beyrouth que celle de la famille Boh-tor, émirs du Gharb et princes de Beyrouth, que renferme cet ouvrage. L'auteur, un des membres de cette famille, fait connaître l'origine de ses aïeux, leur généalogie et l'historique de chaque branche qui s'y rattache depuis le XII^e siècle jusqu'à son temps, 1450. On y trouve, en résumé, l'histoire des principaux événements qui se sont passés sur la côte de la Phénicie durant plus de 300 ans, en même temps que les détails les plus circonstanciés sur le district du Liban, appelé Gharb (ouest), où commandaient les Bohtors. Les Croisés sont assez souvent mentionnés dans cette histoire qui, à ce titre, fait partie de la Collection des Croisades. On y trouve même parfois des pièces entières, chartes médiévales, que l'auteur Salih Ibn Yahia, avec son amour du document poussé jusqu'à la passion, a puisées à pleines mains dans les riches archives de sa famille et dont M. Clermont-Ganneau, dans un article récent de son «Recueil d'archéologie orientale», t. VI, p. 1—30, a montré tout l'intérêt pour l'histoire médiévale. Du même P. Cheikho signalons une notice historique sur «Bar-Hebraeus» ou Abou-l-Faraje, un des écrivains orientaux les plus instruits et les plus féconds de son temps, Beyrouth, in 8°, 72 pages, notice qui est venue compléter l'édition de l'«Histoire des dynasties de Bar-Hebraeus» par le P. Salhani, parue, il y a peu de temps, à la même librairie.

Sans nous attarder davantage à ces publications, mentionnons en terminant la revue arabe «Al-Machriq», l'Orient, qui commença à paraître le 1-er janvier 1898. Ce périodique bi-mensuel est avant tout littéraire et scientifique. Une indication sommaire des articles, qui touchent à l'histoire de l'Orient chrétien, montrera que les byzantinistes y trouveraient beaucoup à prendre, si la langue arabe était d'un usage plus fréquent parmi eux. Pour l'Eglise maronite, relevons: «La chronologie des patriarches maronites d'Ed-Douaihi» par M. Chartouni, l'«Histoire du couvent de Saint-Antoine de Qozhaya» par Mgr. G. Farhat, l'«Histoire des maronites d'Alep» par M. Manache; l'«Origine des émirs et des cheikhs du Liban» par M. Aintouriny; le «Frère Gryphon et le Liban au XV^e siècle» par le P. Lammens, etc.; etc.; pour l'Eglise chaldéenne, les «Origines de l'Eglise chaldéenne» par M. Mahnouq, les «Prières canoniques dans l'Eglise chaldéenne» par M. Saliba, la «Nation chaldéenne et l'Eglise romaine» par M. Aziz; pour l'Eglise melchite, plus de trente travaux qui, à divers titres, s'occupent de cette portion de l'Eglise grecque; différents articles concernant les Eglises arménienne, copte et syrienne, étudiant les rapports entre l'Orient et l'Occident durant les Croisades. La revue «Al-Machriq» compte aujourd'hui plus de 500 abonnés, répartis dans toutes les contrées du monde, y compris l'Océanie, et

son influence grandit chaque jour, non seulement dans les pays de langue arabe, mais encore dans les centres intellectuels d'Allemagne, d'Autriche et d'Italie. Pour s'en rendre compte, on n'a qu'à lire les éloges sans mélange que lui accordent des revues, comme: l'«*Orientalische Litteratur-Zeitung*», la «*Katholische Kirchenzeitung*», le «*Bessarione*», l'«*Oriental-List*», la «*Revue critique*», etc., etc. Je crois que cette influence serait encore plus considérable et plus durable, si les Pères Jésuites se décidaient à accompagner d'une traduction en une langue européenne leurs études historiques, géographiques ou archéologiques, publiées en arabe dans leur revue et qui paraissent ensuite en brochures séparées.

Recueil d'archéologie orientale par M. Clermont-Ganneau.

M. Clermont-Ganneau, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, professeur au Collège de France et directeur à l'École des Hautes-Études, n'est pas des nôtres, du moins par l'objet direct de ses études; son domaine propre, c'est l'archéologie sémitique. Mais il connaît si bien le territoire des Sémites, la Palestine et la Syrie, il l'a habité si longtemps, il est resté depuis en rapports si constants avec les personnalités scientifiques de ces pays que, bien souvent, comme malgré lui, il s'est vu amené sur le terrain du byzantinisme. Ces désertions, qui étaient peu fréquentes au début, se multiplient avec le temps et nous les voudrions de plus en plus nombreuses, bien qu'elles ne soient pas très remarquées de nos spécialistes. Les Orientalistes, bien entendu, qui lient connaissance avec les ouvrages du docte membre de l'Institut, ne parlent pas de ces études qui leur semblent de pures digressions; quant aux byzantinistes, ils ne s'attendent guère à trouver des perles au milieu de l'épigraphie sémitique, qu'elle soit phénicienne, palmyrénienne ou nabatéenne. A cette cause d'oubli, j'en ajouterai quelques autres, qui ont aussi leur prix. Les études byzantines de M. Clermont-Ganneau ne sont pas de longue haleine, elles ne sont pas publiées séparément, mais sont pour ainsi dire enfouies au milieu de ses travaux sémitiques. De plus, ces derniers travaux eux-mêmes ne paraissent pas isolément, mais dans une sorte de périodique, édité suivant les besoins du moment et d'un prix assez élevé. C'en est assez, c'en est même trop, pour que des études de valeur restent ignorées, pour que des recherches et des découvertes passent inaperçues. Je voudrais aujourd'hui faire connaître un peu en détail une des principales publications de M. Clermont-Ganneau, son «*Recueil d'archéologie orientale*». Commencé en 1888, ce «*Recueil*» compte à l'heure actuelle cinq volumes achevés, et le sixième est en cours de publication. Il s'édite à Paris, chez Leroux, au pris de 20 francs pour les souscripteurs par volume, prix qui est porté à 25 francs, dès que le volume est achevé: t. I-er, 1888, in 8°, 404 pages avec 21 planches et de nombreuses gravures dans le texte; t. II, 1898, 411 pages avec planches et gravures; t. III, 1900, 447 pages avec planches et gravures et les tables détaillées des to-

mes I, II et III, dressées par M. l'abbé J. B. Chabot; t. IV, 1901, 408 pages avec planches et gravures; t. V, 1903, 400 pages avec planches et gravures.

Je donne les titres des travaux qui intéressent nos études, en les groupant par catégories, et je reviendrai dans un instant sur quelques-uns d'entre eux, dont les conclusions me paraissent plus intéressantes.

Épigraphie chrétienne et byzantine. — Inscriptions grecques inédites du Hauran et des régions adjacentes, t. I-er, p. 1—33, on ne trouvera pas moins de 46 inscriptions dans ce recueil; Inscription funéraire de Qalonie aux environs de Jérusalem, t. I-er, p. 169—171; La mosaïque de Medaba, t. II, p. 52—55; La formule chrétienne $\Phi\text{C}\ \text{X}\text{Y}\ \Phi\text{H}\ \Pi\text{N}$ et les lychnaria chrétiens, t. II, p. 89—91; La carte de la Palestine d'après la mosaïque de Mâdeba, t. II, p. 161—175; Inscription grecque de Sarephtha, t. II, p. 249 seq.; Inscription grecque d'Edesse, t. III, p. 246—248; Jean le hiéropolite, évêque d'Abila de Lysanias, t. IV, p. 51—53; Inscriptions grecques de Mésopotamie, t. IV, p. 74—78; Inscriptions grecques de Palestine et de Syrie, t. IV, p. 78—87; Inscriptions grecques du Hauran, t. IV, p. 113—122; Les inscriptions du tombeau de Diogène à El-Has, t. IV, p. 122—130; Inscriptions grecques de Syrie, t. IV, p. 159—164; La carte de la Terre Promise d'après la mosaïque de Madaba, t. IV, p. 272—285; Betomarsea-Maïoumas et les fêtes orgiaques de Baal-Peor, t. IV, p. 226—237, 339—345, et t. V, p. 210; Sur quelques inscriptions grecques du Hauran, t. V, p. 21—29; L'inscription en mosaïque de Beit-Sourik, t. V, p. 46—49; Le plâtrier Sosibios de Gaza, t. V, p. 57—59; Inscriptions grecques de Bersabée, t. V, p. 129—147; Deux nouvelles inscriptions grecques du mont des Oliviers, t. V, p. 163—169; Inscriptions grecques de Mzérîb, Naoua, Salkhad, t. V, p. 170—172; Inscriptions grecques de Sidon et des environs, t. V, p. 212—217; Inscription grecque de Dora, t. V, p. 285—288; Inscriptions grecques du Pont, t. V, p. 291—296; Inscriptions grecques de Djérach, t. V, p. 307—313; La porte de Nicanor du temple de Jérusalem, t. V, p. 334—340.

Épigraphie judéo-byzantine, arabe et médiévale. — Un nouveau titulus funéraire de Joppé, t. I-er, p. 99 seq.; Une pierre milliaire arabe de Palestine du premier siècle de l'hégire, t. I-er, p. 201—213; Lychnaria à inscriptions arabes, t. II, p. 19—21, il s'agit de lampes chrétiennes; Le lychnarion arabe de Djérach, t. II, p. 47—51; Un reliquaire des Croisades, t. II, p. 234—239; Deux nouveaux lychnaria grec et arabe, t. III, p. 41—47; Inscription des Croisades découverte à la Khankâh de Jérusalem, t. III, p. 57—59; Le tombeau de Djafar, cousin-germain de Mahomet, t. III, p. 278—283; Nouveau lychnarion à inscription coufique, t. III, p. 283—285; Inscriptions de la nécropole juive de Joppé, t. IV, p. 138—151, il y en a 21, toutes de l'époque byzantine et en grec pour la plupart; Un sceau des Croisades appartenant à la léproserie de Saint-Lazare de Jérusalem, t. IV, p. 242—246; La destruction du Saint-Sépulcre par le calife Hâkem et l'inscription coufique de la basilique de Constantin, t. IV, p. 283—287; La mosaïque hébraïque de Kefr-Kenna, t. IV, p. 345—360, 372 seq.; Lé-

gendes romaines et arabes inscrites sur des lampes en terre cuite, t. V, p. 32 seq.

Archéologie et topographie byzantines.—Le cippe nabatéen de D'meir et l'introduction en Syrie du calendrier romain combiné avec l'ère des Séleucides, t. I-er, p. 48—76; Ségor, Gomorrhe et Sodome, t. I-er, p. 160—164, il s'agit de trouver l'emplacement de Ségor, la Zoara byzantine; Bacatha, ville épiscopale d'Arabie, t. II, p. 219; Le plan de l'église du Saint-Sépulcre dessiné par Arculphe au VII^e siècle, t. II, p. 250 seq.; L'ère d'Actium en Phénicie, t. II, p. 297—299; La basilique de Constantin et la mosquée d'Omar à Jérusalem, t. II, p. 302—362; La Néa ou église de la Vierge de Justinien à Jérusalem, t. III, p. 55—57; L'hémisphère, abside ou ciborium du martyrion de Constantin et de la mosquée d'Omar, t. III, p. 88—90; Hébron et Dioclétianoupolis, t. III, p. 201 seq.; La Palestine au commencement du VI^e siècle et les Plérophories de Jean Rufus, évêque de Maïoumas, t. III, p. 223—242; Gath et Gath-Rimmon, t. III, p. 273—278; propose d'identifier Geth, ville des Philistins, avec Eleuthéropolis; El-Kahf et la caverne des Sept-Dormants, t. III, p. 293—303; Le lieu de la lapidation de saint Etienne, t. IV, p. 66—68; Le martyr de saint Léonce de Tripoli, t. IV, p. 134—136; Sur quelques noms de lieux de Palestine et de Syrie dans les listes épiscopales de Michel le syrien, t. V, p. 29—32; Le castellum romain de Qariat el-Enab, t. V, p. 51—54; Archéologie et topographie de Palestine, t. V, p. 115—120; Le δὲ ἡμᾶς et Dimas le mauvais larron, t. V, p. 390.

Archéologie et topographie médiévales.—Le pèlerinage du persan Nâseri Khorau d'Acre à Tibériade, en 1046 de notre ère, t. I-er, p. 303—319; Légendes et traditions locales de Palestine au moyen-âge, t. I-er, p. 322—333; Sur quelques casaux de Terre Sainte, t. I-er, p. 334—337; Mont Gisart et Tell el-Djézer, t. I-er, p. 351—391; La géographie médiévale de la Palestine d'après des documents arabes, t. II, p. 55—60; Beitligge et les casaux octroyés par Godefroy de Bouillon aux chanoines du Saint-Sépulcre, t. II, p. 91—93; Madd ed-deïr et le casal de Mondisder, t. II, p. 95—98; Localités arabes de l'époque des Croisades, t. II, p. 178—180; De Hesban à Kérak, t. II, p. 181—183; Les comes ou gîtes d'étape des sultans mamlouks pendant les Croisades, t. II, p. 239; Notes sur le Hauran, t. III, p. 91 seq.; Le chapitre du Saint-Sépulcre et l'abbaye du mont Sion, t. III, p. 127—129; L'oiseau emblématique de Karak, t. III, p. 129—134; La relation du voyage du sultan Qaït-bây en Syrie, vers 1477, t. III, p. 248—259; Itinéraire d'un pèlerin français du XIV^e siècle, de Damas à Naplouse, t. III, p. 259—264; Les trois Karak de Syrie, t. IV, p. 60—66; Les possessions de l'abbaye du Templum Domini en Terre Sainte, au XII^e siècle, t. V, p. 70—78; Le lac de Catorie, t. V, p. 201—206; Les Bohémonds princes d'Antioche, successeurs de Renaud de Châtillon, d'après les sources arabes, t. V, p. 391—395.

Varia byzantina.—L'abstinence du pain dans les rites syriens: païen

et chrétien, t. II, p. 134; La prise de Jérusalem par les Perses en 614, t. II, p. 137—160; Le culte de saint Mennas en Mauritanie, t. II, p. 180 seq.; La lettre de Jésus au roi Abgar, la Koutbi juive adorée à Edesse et la mezoûmh; t. III, p. 216—223; Ezapédocle, Zénon, les Manichéens et les Cathares, t. IV, p. 35—47; Dannaba et le pays de Job, t. V, p. 8—14; Le magistros Théodore Carandénos, t. V, p. 173—176; Fiches et Notules, t. V, p. 177—186, 288—290, 366—372, 380—389; Le prétendu batr éthiopien et la livre d'or, t. V, p. 186—194, explication d'un passage de la Chronique de Jean de Nikiou.

Nécropole juive de Joppé.—L'emplacement de cette nécropole fut découvert en 1873, dans les immenses vergers qui entourent Jaffa, par M. Clermont-Ganneau, qui y recueillit un premier groupe d'épigraphes grecques et hébraïques. Depuis lors, les trouvailles se continuèrent sur ce terrain désormais signalé à l'attention publique, et bon nombre de *tituli* similaires en sont sortis pour entrer, soit dans la collection créée à Jérusalem par l'archimandrite russe Antonin, soit dans celle du baron russe von Ustinof, qui réside à Jaffa. Une certaine quantité de ces petits textes furent publiés de droite et de gauche, d'autres demeuraient encore inédits. M. Clermont-Ganneau dresse la liste des premiers, en indiquant très exactement les revues, dans lesquelles ils furent édités, et il publie pour la première fois les seconds, Op. cit., t. IV, p. 138—151; à cette longue liste, qui comprend plusieurs inscriptions hébraïques et latines hors de notre cadre, il convient d'ajouter les cinq autres épigraphes judéo-byzantines, provenant de la même nécropole et que je signalais l'an dernier dans cette Revue, t. X, p. 352. Je rappelais en même temps qu'au Congrès archéologique chrétien de Rome, en 1900, on avait émis le vœu de voir publier le Corpus de ces inscriptions judéo-grecques.

Évêchés byzantins.—Dans une courte note, t. II, p. 219, C.-G. propose d'identifier *Bacatha*, métrocomie de la province d'Arabie, soit avec At-Tabakah, qui se trouve à dix milles anglais à l'ouest d'Ammân ou Philadelphie, soit avec Tabakat el Moucheîrfé, qui est tout près de la même localité, mais au sud-est. La seule raison, qui appuie cette identification, c'est que, d'après saint Epiphane, Bacatha se trouvait au-delà du Jourdain et dans la région de Philadelphie. L'identification est possible, mais je ne saurais admettre, pour ma part, l'identité de cette métrocomie avec l'évêché de Bacatha, situé dans la Palestine, comme le fait M. Clermont-Ganneau, parce que l'Arabie et la Palestine sont deux provinces qu'on ne saurait confondre. De même, je ne crois pas à l'identification d'Hébron avec Diocletianopolis, évêché de la Palestine I-re, comme le propose le même auteur car la raison qu'il en donne, Op. cit., t. III, p. 201 seq., n'est vraiment pas convaincante. La voici: Cédrenus confond Hébron avec Eleuthéropolis, qui est Bet-Djibrin; donc Hébron=Diocletianopolis. Credat Judaeus Apella. Une hypothèse qui est plus admissible, c'est celle qui concerne l'emplacement de Ségor, la Zoara biblique et byzantine. L'auteur, Op. cit., t. I-er,

p. 160—164, propose de rechercher cette ville dans le Ghôr es-Safiéh, où quelques cartes théoriques en marquent, en effet, l'emplacement. Pour lui, il croit qu'une enquête attentive le fera retrouver non loin des Taouahin es-Soukkar (ruines de moulins à sucre), marqués à côté sur les cartes les plus récentes. Ces moulins sont fréquemment en Syrie l'indice d'un établissement des Croisades et, précisément, nous savons que les Croisés étaient installés à Ségor, qu'ils appelaient Palmer. J'ai déjà annoncé, *Revue*, t. X, p. 355, que M. Musil avait retrouvé le siège épiscopal de Sykomazon, que l'on cherchait vainement près de Caïffa, alors qu'il est situé près de Gaza. D'une lettre de M. Musil à M. Clermont-Ganneau, *Op. cit.*, t. V, p. 120, nous apprenons que le Souq-Mazen, l'équivalent de Sykomazon, est situé au sud-est de Deir el-Belah (au sud de Gaza), à proximité du ouély Cheikh Hamûda de la grande carte anglaise. La position coïncide sensiblement avec celle qu'indiquait la carte-mosaïque de Madaba.

Un reliquaire des Croisades.—Cet objet précieux a été découvert à Jérusalem, au cours des travaux de démolition exécutés en 1893 dans les dépendances de l'ancien établissement de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean, qui, à l'époque des Croisades, s'élevait au sud et non loin de l'église du Saint-Sépulcre. Transporté dans le trésor que les Grecs possèdent dans une église, où il est actuellement conservé, le reliquaire a été photographié, dessiné, et il est tombé dans le domaine public au cours de l'année 1897. Il se compose de deux parties: d'abord une enveloppe de verre massif, en forme de mitre, de 0^m 18 de hauteur, avec 0^m 22 pour le grand diamètre à la base, et 0^m 7 pour le petit diamètre. Le sommet du cône est surmonté d'un gros bouton sphérique, foré d'un trou vertical, qui devait porter jadis une croix métallique. Des bandes de cuivre doré cerclent la base du cône et montent jusqu'au sommet, le long des deux côtés étroits. Ces bandes sont ornées de rinceaux élégants, exécutés en filigranes, et de pierres précieuses, serties dans le métal. Sur l'une des bandes de la base, était gravée une longue inscription, dont il ne reste malheureusement plus que quelques lettres et qui, si elle était complète, nous renseignerait très probablement sur l'époque et le nom de l'auteur de la dédicace ou de l'exécution du reliquaire. Les caractères latins paraissent être du XII-e ou du XIII-e siècle. Dans l'épaisseur du verre et au centre du cône est ménagée une petite niche arrondie par en haut, dans la cavité de laquelle était logée une planchette en bois jaunâtre, recouverte de plaques d'or et d'argent. Cette petite tablette constitue le reliquaire proprement dit. L'une des faces de la tablette est recouverte d'une feuille d'or, fixée par des clous. Au milieu du champ se détachent deux grandes croix superposées, l'une et l'autre à double traverse, du type dit patriarcal. La croix supérieure a perdu la relique qu'elle devait contenir; à droite et à gauche, sur une feuille d'argent sont gravés, en deux lignes et en beaux caractères, les mots: lignu(m) sancte crucis. La même inscription, semblablement disposée, est répétée au pied de cette croix supérieure, et au sommet de la croix inférieure. Celle-ci est intacte et

composée de cinq petits morceaux. Au pied de cette croix, à gauche et à droite, sont enchâssées deux reliques, surmontées respectivement des inscriptions suivantes:

à gauche, Re(liquie) de s(ancti) Johan(n)is Bapt(iste).

à droite, Re(liquie) de sancti Petr(i) apostol(i).

L'autre face de la tablette contient des arcades, recouvertes d'une feuille d'argent et qui portent quinze épigraphes donnant l'explication de chacune des reliques. Les voici: Andreae ap(ostoli); Pauli ap(ostoli); Jacobi ap(ostoli); s(ancti) Philippi ap(ostoli); Matthaei ap(ostoli); de dente Tomae ap(ostoli); dens Jacobi f(ratris) D(omini); Simonis et Jude; Maꝛci evvang(eli)s(te); Mattias ap(ostolus); Viti martyr(is); Laurenti mart(yris); Stephani p(ro)toma(rtyris); Oswaldi re(g)is. Le nom de saint Oswald, le roi anglo-saxon qui régnait au VII^e siècle dans le Northumberland, et l'emploi du w dans l'orthographe du mot ewangeliste peuvent donner à penser que le reliquaire était destiné à la Grande-Bretagne. Comme il a été trouvé dans un pan de mur ancien, il est à supposer qu'il a dû être enfoui précipitamment dans cette cachette, au moment de la prise de Jérusalem par Saladin, en 1187; Op. cit., t. II, p. 234—239.

Eglises et monastères. — Dans la carte mosaïque de Madaba, M. Clermont-Ganneau a heureusement interprété une légende, demeurée jusqu'ici sans explication plausible: Ν ΑΙΓΥ[Π]ΤΙΩΝ. Elle vise un sanctuaire célèbre qui s'élevait à Ascalon, celui des trois martyrs égyptiens. Peut-être même les trois obélisques, figurés sur la mosaïque, au milieu d'une grande place rectangulaire, représentent-ils les monuments commémoratifs de cette triade de martyrs, le sanctuaire auquel le pseudo-Antonin le martyr alla faire ses dévotions en 550, Op. cit., t. II, p. 171. On découvrit en 1898 à la Khankâh une inscription latine, ainsi conçue, au moins pour la partie qui nous en reste: Arnulfus patriarcha, domum qui condidit istam. . . . Il s'agit ici d'Arnoul ou Arnulphe le Roux, le premier patriarche latin établi à Jérusalem par les Croisés et qui y fit construire le patriarcat latin. La Khankâh est un établissement religieux musulman, situé au nord de l'église du Saint-Sépulcre et chevauchant même sur une partie du sanctuaire. La découverte de cette inscription latine, qui date du XII^e siècle, confirme d'une façon remarquable le dire des chroniqueurs arabes, qui assuraient que la Khankâh avait été fondée par Saladin, au lendemain de la prise de Jérusalem, dans le palais même servant de résidence aux patriarches francs, Op. cit., t. III, p. 57—59. Une inscription grecque, exhumée par des fellahs sur le sommet du mont des Oliviers et d'assez basse époque, nous apprend que «le jour de la Pentecôte, a été enterré le juste Iosépios, prêtre du sanctuaire, nouvellement fondé, de l'Ange apparu». Il s'agit ici d'une assez ancienne légende indigène, d'après laquelle un ange se serait présenté à la Sainte Vierge, une palme à la main, pour lui annoncer

qu'elle mourrait trois jours après. En témoignage de cet avertissement, le messager divin avait laissé entre les mains de la Vierge la palme, qui fut portée par saint Jean à l'enterrement de celle-ci. A partir d'une certaine époque, on montrait le lieu de l'apparition, sur le mont des Oliviers, entre celui dit du Viri Galilaei et celui de l'Ascension, par conséquent au nord de cette dernière église. Cette pieuse légende n'a jamais reçu un grand développement; elle n'est mentionnée que par de rares relations de pèlerinage, postérieurs aux Croisades et dont les principaux témoignages ont été réunis par Tobler, *Die Siloahquelle und der Oelberg*, p. 246. Elle avait été consacrée par l'érection d'une église de peu d'importance, quelque petite chapelle, dont la présence en ce point est signalée au commencement du XIV-e siècle et dont les restes ont été encore vus par quelques pèlerins ultérieurs. Cette chapelle devait déjà exister depuis un certain temps; il est même possible que la construction en remontât à l'époque des Croisades, *Op. cit.*, t. V, p. 164—169 et 182.

J'ai recueilli «Répertoire alphabétique des monastères de Palestine», p. 39 seq. du tirage à part, les textes qui pouvaient se rapporter au monastère et à l'église Sainte Marie la Neuve de Jérusalem, dont la construction fut commencée par le patriarche Elie, 494—516, et achevée par l'empereur Justinien en 543. A propos du document arabe concernant la prise de Jérusalem par les Perses en 614, M. Clermont-Ganneau, *Op. cit.*, t. II, p. 150—154, t. III, p. 55—57, a réuni tout ce qu'il savait sur ce célèbre sanctuaire. Plusieurs témoignages lui ont échappé, ce qui ne saurait trop nous étonner; en revanche, il en a trouvé d'autres, surtout des chroniqueurs et des historiens arabes, qui ne sont pas d'un accès facile. Un passage surtout de Moqaddesy, auteur du X-e siècle, bien expliqué, pourrait bien nous faire retrouver l'emplacement de cette église, qui est si controversé. Cet auteur parle de la porte de la Néa, qui serait à placer à la porte actuelle Bâb el Mghârbé ou à une porte, aujourd'hui disparue et située entre celle-ci et celle de Bâb Neby Daoud. Dès lors, l'église de la Néa qu'on a si longtemps voulu, et bien à tort, identifier avec la mosquée d'El-Aqsa, se serait élevée, en réalité, sur le bord oriental du plateau de la colline dite de Sion, soit en dehors, soit plutôt en dedans de l'enceinte, en baut du versant occidental de la vallée du Tyropoeon. L'identification de la Néa avec la mosquée El-Aqsa se heurte, du reste, à une objection insurmontable: c'est que, au début du IX-e siècle, Sainte Marie la Neuve appartenait encore au culte chrétien, alors que l'Islam avait, dès les premières années de sa conquête, fait de la mosquée El-Aqsa le principal de ses sanctuaires. Notons aussi quelques bonnes données topographiques sur le couvent de Silvain au IV-e siècle, qui s'élevait à Gérara, l'ancienne ville philistine, et dont l'emplacement serait à chercher, d'après M. Clermont-Ganneau, *Op. cit.*, t. III, p. 237—240 et t. IV, p. 162—164, non pas au Khirbet Oumm Djerrâr, au sud de Gaza, mais bien au sud de Beit Djibrin, dans la direction et peut-être à proximité de Bersabée. La découverte de cette localité serait d'au-

tant plus interessante, que le monastère de Silvain me paraît avoir joué un rôle considérable dans l'histoire monastique et, sous des noms divers, avoir abrité plus tard les principaux champions du monophysisme. Je ne fais que mentionner ici les articles de M. Clermont-Ganneau sur le Saint-Sépulcre, *Op. cit.*, t. II, p. 250 seq., 302—362, t. III, p. 88—90, t. IV, p. 283—287. Le second surtout constitue un mémoire détaillé, qui est sans contredit ce que l'on a écrit de mieux sur la question et que tous les archéologues et les architectes palestiniens feront bien désormais de consulter. On y trouvera une abondance inouïe de renseignements, avec cette clarté et cette précision dans les détails, qui ont fait de l'auteur un des guides les plus sûrs et qui font ressembler ses remarques à de véritables intuitions.

La bataille de Môté en 629.— Au lieu dit Djafar, à environ 16 kilomètres au sud d'El-Kérak, en plein pays de Moab, un jeune officier turc a découvert un fragment d'inscription arabe, d'une écriture coufique qui semble indiquer le II-e siècle de l'hégire. Ce fragment présente un intérêt exceptionnel, parce qu'il permet d'authentifier un des sanctuaires les plus anciens de l'Islam, une parole attribuée par la tradition à Mahomet lui-même, ainsi que l'emplacement d'une victoire célèbre, remportée par les Byzantins sur les Arabes au début de leur invasion. L'inscription est ainsi conçue: «Ceci est le tombeau de Djafar, fils de [Abou-Tâleb. . . .] qui vole dans le Paradis. . . .»; nous avons donc là l'épithaphe, sinon contemporaine, du moins commémorative d'un des héros de l'Islam, le fameux Djafar, frère de Ali et par conséquent, comme celui-ci, cousin-germain de Mahomet. C'est ce que met hors de doute le surnom caractéristique, donné ici à ce personnage: «le volant dans le Paradis». Voici, en deux mots, le fait historique auquel se rapporte ce surnom. Il s'agit du premier conflit, qui mit aux prises les Byzantins et les Arabes musulmans. L'an 8 de l'hégire, 629 après J. C., une expédition musulmane, commandée par Zéïd ben Hâretha, Djafar ben Abou-Tâleb, et Abd Allah ben Raouâha, partit de Médine, se dirigeant vers l'ancien pays de Moab. Son objectif était El-Mechâref et Môté. La position exacte de la première localité, où était adorée l'idole de Okaisir n'est pas connue; celle de Môté, au contraire, l'est parfaitement; c'est un point, portant encore le même nom et situé à une lieue environ, au nord du lieu dit Djafar, sur la route menant au Kérak, à une douzaine de kilomètres au sud de cette ville. J'ai traversé le village encore habité, au mois de mai 1897, en revenant d'une excursion scientifique à Pétra. Les musulmans espéraient surprendre l'ennemi, mais le vicaire byzantin, Théodore, qui commandait le district, concentra rapidement ses forces et écrasa, près de Môté même, le petit corps expéditionnaire. Les trois chefs musulmans succombèrent l'un après l'autre, après une défense héroïque. Le premier chef ayant été tué, l'étendard de l'Islam passa aux mains de Djafar qui tomba, à son tour, criblé de blessures. Un premier coup de sabre lui ayant abattu le bras droit, il avait saisi l'étendard de la main gauche et continué ainsi la lutte, jusqu'à ce qu'un second coup lui eût abattu le bras gauche. Cet échec, qui était

de mauvais augure pour les projets de Mahomet, lui fut particulièrement sensible; il n'en accueillit pas moins chaleureusement les rares survivants de cette défaite et manifesta son admiration pour la conduite intrépide de Djafar. Dieu, dit-il, a remplacé les deux bras qu'il a perdus par deux ailes, avec lesquelles il vole maintenant dans le paradis parmi les anges». Cette parole du Prophète valut à Djafar les surnoms populaires de «celui qui a deux ailes», et «celui qui vole dans le Paradis». Les Bédouins avaient conservé le souvenir, assez vague d'ailleurs, de cette bataille, qu'ils placent à El-Mechhed, tout près de Môté. Comme Mechhed a le même sens que martyrion, ils doivent avoir raison; ce qui semblerait indiquer que l'on avait élevé là un monument commémoratif aux premiers guerriers de l'Is-lam tombés sous les coups des Byzantins. Le précieux fragment d'inscription retrouvé nous prouve que vers le II-e siècle de l'hégire, c'est-à-dire à une époque où le souvenir de l'événement était encore vivant, Môté était bien considérée comme le lieu de la célèbre bataille et que, sur l'ordre d'un calife, on avait élevé un tombeau au principal héros de ce combat, au lieu même où il avait succombé. Op. cit., t. II, p. 247—249, t. III, p. 278—283.

Milliaires arabes palestiniens du I-er siècle de l'hégire. — Une inscription coufique, étudiée longuement par M. Clermont-Ganneau, Op. cit., t. I-er, p. 201—213, provient de Khân el-Hatroûra, localité en ruines située entre Jérusalem et Jéricho. Elle se trouvait sur une borne milliaire, appartenant à la route qui reliait Damas à Jérusalem, en passant, par Jéricho, le Jourdain et une partie de la Palestine transjordanie. La distance, marquée par l'inscription, est de 109 milles entre Damas et Khân el-Hatroûra, ce qui ne saurait convenir au mille romain. Le Calife, dont il y est question, n'est autre que le fameux omniade Abd el-Melik ben Merouân, cinquième de la dynastie, qui régna de l'an 65 à l'an 86 de l'hégire, c'est-à-dire à la fin du VII-e siècle. Abd el-Melik avait un intérêt politique du premier ordre à assurer des communications directes entre Damas, lieu de sa résidence, et Jérusalem, la ville sainte des musulmans, aussi bien que des juifs et des chrétiens. En effet, il s'était vu dans la nécessité de détourner de la Mecque le pèlerinage des musulmans de Syrie pour le diriger sur Jérusalem, à cause de sa lutte avec le calife usurpateur Abd Allah ben Zobeir, qui était maître de la Mecque et de Médine. On voit par cette découverte, confirmée depuis par celle de deux autres milliaires arabes d'Abd el-Melik, trouvés l'un au monastère de Khouziba, l'autre près d'Amoas, voir «Revue biblique», t. III, 1894, p. 136—139, t. IV, 1897, p. 104—106, et «Cosmos», 18 avril 1896, que les califes arabes avaient su maintenir, dans les provinces byzantines conquises par l'Islam, l'organisation supérieure qu'ils y avaient trouvée. Les Arabes n'avaient rien imaginé de mieux que de conserver scrupuleusement pour cette branche de l'administration, comme pour tant d'autres, les services si bien établis par les Byzantins, continuateurs eux-mêmes de la tradition romaine. Abd el-Melik, en créant ou réparant la route et les milliaires dont il est parlé ici, ne fait que suivre les traces des Byzantins; à lui seul, le nom du

mīl arabe trahit suffisamment son origine occidentale. En se basant sur une étude antérieure de M. Mauss, «L'église de Saint-Jérémie à Abou-Gosch», Paris, Leroux, 1892, le P. Lagrange, «Revue biblique», t. III, 1894, p. 138 seq., tendrait à donner au mille arabe, non pas la valeur du mille romain, mais 3000 coudées, c'est-à-dire 2592 mètres.

Eres et calendriers. — On sait la difficulté que l'on éprouve à dater les inscriptions de l'époque gréco-romaine ou byzantine de Syrie et de Palestine, attendu que la plupart des villes suivaient une ère spéciale et un calendrier spécial; aussi convient-il de recueillir tout ce qui peut contribuer à faire avancer la science de la chronologie. C'est ainsi que M. Clermont-Ganneau corrige deux dates données par Renan pour des inscriptions de Tyr, et cela fort heureusement en s'appuyant sur l'ère et le calendrier propres à cette ville. Il s'agit tout d'abord de la fameuse mosaïque de Qabr-Hiram, qui fut transportée au musée du Louvre par les soins de Napoléon III. L'inscription est datée du mois de Daisios de l'an 701, indiction 9-e, ce qui correspond à juin-juillet 576 de notre ère, et non à juin-juillet 575, comme l'avait dit Renan, Mission de Phénicie, p. 613 seq. Le calcul, en effet, est absolument mathématique, si l'on se rappelle que l'ère de Tyr commence le 19 octobre 126 avant J. C., au mois d'Hyperberetaios.

19	octobre	126	avant J. C.	=	1-er	Hyperber.	de l'an	1	de Tyr.	
19	»	26	»	»	=	1-er	»	»	101	»
19	»	6	»	»	=	1-er	»	»	121	»
19	»	1	»	»	=	1-er	»	»	126	»
19	»	1	après	»	=	1-er	»	»	127	»
19	»	101	»	»	=	1-er	»	»	227	»
19	»	501	»	»	=	1-er	»	»	627	»
19	»	551	»	»	=	1-er	»	»	677	»
19	»	571	»	»	=	1-er	»	»	697	»
19	»	575	»	»	=	1-er	»	»	701	»

L'an 701 de Tyr va donc du 19 octobre 575 au 18 octobre 576 de notre ère; le mois de Daisios, mentionné dans notre inscription, va du 19 juin au 19 juillet 576. Or, précisément, l'indiction 9-e, signalée également dans notre inscription, court du 1-er septembre 575 au 576. L'inscription est donc datée sûrement de juin-juillet 576 de notre ère. Ce résultat est fort appréciable, Op. cit., t. V, p. 288, et l'on devra corriger M. Michon, qui, dans la «Revue biblique», t. V, 1896, p. 267, datait cette inscription de 580 ou 581 de notre ère. M. Clermont-Ganneau corrige, Op. et l. cit., une autre inscription de Tyr, qui est de mai-juin 587 de notre ère, et non de mai-juin 586, comme le pensait Renan, Mission de Phénicie, p. 543.

Pour ne s'être pas livré au petit calcul que je viens de faire, M. Clermont-Ganneau, Op. cit., t. V, p. 214—217 et 289, s'est trompé par deux fois, en voulant corriger deux inscriptions, datées de l'ère de Sidon et que Renan

avait mal interprétées, *Mission de Phénicie*, p. 513. Ces inscriptions, d'après une lecture qui n'est pas certaine, porteraient ces deux dates:

- 1^o Panémos, indiction 3-e, l'an 665 de Sidon,
 2^o Pérítios, " 2-e, " 665 " .

M. Clermont-Ganneau date la première de septembre 554 de notre ère, et la seconde de avril 554, ce qui correspond bien aux indictions données, mais non à l'ère de Sidon, comme je vais le prouver. L'ère de Sidon commence au mois d'octobre 110 avant J. C., au mois de Lôos.

Octobre 110 avant J. C.	=	Lôos de l'an	1	de Sidon,
" 10 "	"	" = "	"	101 "
" 1 "	"	" = "	"	111 "
" 1 après "	"	" = "	"	112 "
" 101 "	"	" = "	"	212 "
" 501 "	"	" = "	"	612 "
" 551 "	"	" = "	"	662 "
" 554 "	"	" = "	"	665 "

Donc l'an 665 de Sidon, marqué dans l'inscription, va d'octobre 554 à septembre 555 de notre ère; donc Panémos de l'an 665 de Sidon = septembre 555 de notre ère et Pérítios de l'an 665 de Sidon = avril 555 de notre ère. Or, en avril 555 de notre ère, on était en l'indiction 3-e et non en l'indiction 2-e; en septembre 555, on était en l'indiction 4-e et non en l'indiction 3-e. Les dates de ces inscriptions sont, en conséquence, fautives ou mal lues, ce qui est plus probable.

Une inscription grecque, provenant de Dora, ville de Palestine au nord de Césarée, a permis à M. Clermont-Ganneau, *Op. cit.*, t. V, p. 285—288, de retrouver l'ère spéciale à cette localité. Cette ère, dont on avait constaté l'usage sur les monnaies autonomes de Dora frappées à l'époque impériale, n'est autre que l'ère de Pompée, 64—63 avant J. C., ce général romain ayant délivré Dora du joug juif, ainsi que bon nombre d'autres villes syriennes. En revanche, le même savant a montré, *Op. cit.*, t. II, p. 245—247, que l'ère d'Adraa, dans l'Arabie romaine, que de Saulcy avait ramenée à l'an 83 avant J. C., n'existait pas. L'ère, employée à Adraa dans les inscriptions et dans les monnaies, est tout simplement l'ère de Bostra, dite aussi arabe, laquelle commençait en l'an 105 après J. C. et était universellement employée dans cette province. D'après un mémoire du Dr. J. Rouvier, M. Clermont-Ganneau, *Op. cit.*, t. II, p. 297—299, rapporte qu'on suivait à Tripoli de Phénicie trois ères différentes, quelquefois mises en concordance: l'ère courante des Séleucides, qu'on avait déjà reconnue; une ère autonome, propre à Tripoli et commençant à l'an 105 avant J. C., et non pas à l'an 64 ou l'an 156 ou à l'an 112, suivant les systèmes divergents entre lesquels se partageaient jusqu'ici les numismates; enfin, l'ère d'Actium, commençant à l'an 31 avant J. C. L'ère actiaque est également employée sur des monnaies, frappées par la ville de Botrys, voisine de Tripoli, et aussi par d'autres villes de Syrie.

L'ère d'Actium a donc été d'un usage courant dans une partie de la Phénicie, probablement par suite de circonstances politiques faciles à comprendre, et cela pendant une période assez courte, le sentiment d'adulation qui l'avait fait adopter n'ayant guère survécu à la mort d'Auguste.

Récompenses scientifiques.

Dans sa séance du 18 décembre 1903, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a nommé le R. P. Lagrange, O. P., directeur de la «Revue biblique» et de l'Ecole pratique d'études bibliques à Jérusalem, membre correspondant français en remplacement de M. Charles de Grandmaison, décédé. Dans sa réunion du 10 avril 1904, la Société nationale des Antiquaires de France, célébrant son centenaire, a décerné la seconde de ses médailles d'or au R. P. Germer-Durand, assomptionniste de Jérusalem, un des principaux rédacteurs des «Echos d'Orient», pour l'ensemble de ses découvertes archéologiques et épigraphiques.

Siméon Vaillhé

des Augustins de l'Assomption.

Раскопки Жаномъ Кледá коптскихъ развалинь у деревни Бауитъ въ 1901—1902 году.

Въ Comptes Rendus de l'Académie des Inscriptions за 1902 годъ (pp. 525 — 546, съ 4 табл.) напечатанъ отчетъ о раскопкахъ членомъ Французскаго Археологическаго Института въ Каирѣ Жаномъ Кледá (J. Clédat) холма съ развалинами коптскихъ церквей и гробницъ близъ деревни Бауитъ, находящейся на лѣвомъ берегу Нила въ 15 километрахъ къ югу отъ города Ашмунейна (древній Hermopolis Magna) въ среднемъ Египтѣ. Въ виду большого интереса, который представляютъ его открытія для христіанской археологіи вообще, особенно же по сходству ихъ съ христіанскимъ некрополемъ Эль-Багоуáтъ, въ Большомъ Оазисѣ, описаннымъ покойнымъ русскимъ изслѣдователемъ его, В. Г. Боконъ, и подробно разсмотрѣннымъ Д. В. Айналовымъ на страницахъ «Византійскаго Временника» (томъ IX, 1902, стр. 152—196), — мы полагаемъ умѣстнымъ предложить здѣсь извлеченіе изъ этого отчета, доложеннаго Академіи въ засѣданіи 17 октября нов. ст., 1902 года¹⁾.

Еще въ 1900 г. Кледá посѣтилъ холмъ съ остатками древнихъ построекъ (Kôm), лежащій на краю песчаной пустыни, на западной сторонѣ Нильской долины, у деревни Бауитъ (Baouit). Тогда же онъ констатировалъ, что подъ массой песку, откуда виднѣлись мѣстами остатки стѣнъ, должны быть скрыты интересные памятники древности, такъ какъ на значительной части стѣнъ замѣтны были слѣды живописи, а небольшая

1) Статья эта была предназначена для предыдущаго тома «Визант. Временника», но не могла быть тогда напечатана по болѣзни ея составителя.